

Place Vendôme août 1944

En bande sonore (la scène est dans le noir)

Bruits de moteur, de tirs.

Chauffeur. Capitaine, les Allemands sont encore là. Ils tiennent le centre de Paris. Les Parisiens ont dressé des barricades, nous ne passerons pas.

Bruits de mitraille

Hemingway. Roule ta caisse tout droit. Ne t'arrête pas ! Le Ritz nous attend. Nous avons fait prisonniers une centaine de SS à Rambouillet, ce ne sont pas quelques snipers d'arrière-garde qui vont nous arrêter et m'empêcher de rentrer chez moi. Il y a si longtemps que j'attendais ce jour. Accroche-toi au volant de la Jeep et bois encore un coup. Avale ce cognac. Regarde comme cette ville est belle.

Chauffeur. Mais asseyez-vous bon sang, baissez la tête. Des miliciens sont montés sur les toits. Ils nous tirent dessus.

Hemingway. Roule, je te dis. Nous arrivons place de la Concorde... Nous allons y être avant les chars de Leclerc. Même Capa n'est pas encore là pour photographier Paris libéré. Maintenant, dirige-toi vers l'autre bout de la place, sur la gauche. C'est la rue de Rivoli avec ses arcades. Tu fonces. « Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé ». Attention ! Ne rate pas la prochaine, à gauche toute. Well done, la place Vendôme est en vue. Nous y sommes. Ah, ils ont tout conservé, même Napoléon, toujours en train de méditer en haut de sa colonne. Salut l'Empereur, me revoilà. Je viens boire à ta santé. Arrête, l'objectif est atteint. Reste ici et couvre- moi. À l'assaut.

Hemingway apparaît sur scène, une arme à la main.

Une femme est allongée sur un divan.

Hemingway. Oh, c'est plutôt désert ici. J'ai connu des jours meilleurs dans ce palace. Sortez de vos trous, bande de coyotes. J'ai soif, bon Dieu. Où sont passés les barmen ? Ils doivent être cachés dans la cave ou bien ils jouent les héros sur une barricade. Ils seraient capables de s'y faire tuer alors que j'ai besoin d'eux ici. À boire. Le Ritz est libéré. Faut-il que j'aille moi-même dénicher quelques bonnes bouteilles. À boire, bordel !

Hemingway s'approche de la femme allongée (ou bien le reste de la scène s'allume). Elle lit un journal annonçant l'insurrection dans Paris.

Hemingway. Ah enfin, il y a âme qui vive par ici. Colonel Ernest Hemingway, citoyen des Etats-Unis, libérateur de Paris, correspondant de guerre et écrivain. Parlez-vous français ? Sprechen sie Deutsch ? Un silence, surpris par une non-réponse. Il s'approche de l'oreille de la personne et chante : « C'est nous les Africains... ».

Il y a dans mon groupe un sergent qui vient du Maroc. Un sacré bougre, toujours volontaire pour le coup de feu. Quand nous arrivions dans un village, il se préci-pitait dans la première auberge et entonnait ce refrain. « C'est nous les Africains ».

Il fallait voir l'aubergiste et sa femme, leurs têtes dégoulinantes comme une motte de beurre au soleil. Ils transpiraient de trouille les Thénardier. Ils suaient de toute leur mauvaise graisse et juraient la main, sur la tête de leurs kids, qu'ils avaient ravitaillé le maquis pendant toute la

guerre. Ils s'empressaient de nous sortir, de leur cachette, toutes leurs victuailles : confit de canard, foie gras, jambon, saucisson et du pinard... Ce n'est pas comme ici bordel. À boire... ou je vais mitrailler dans tous les coins.

Silence. Hemingway se retourne vers la femme allongée sur le canapé.

Hemingway. Vous êtes quoi ici la petite dame ? Silence. What's your business ? Silence. Vous n'avez pas passé la guerre allongée sur ce divan. Vous paraissez être la seule rescapée de ces lieux. Tout le monde s'est envolé. Seriez-vous une employée du vestiaire ? Silence.

Ah oui, comment dites-vous en français, vous êtes la dame, la dame... la dame pipi. Madame pipi, en tant que libérateur du Ritz, je vous attribue une nouvelle fonction : me servir du Brandy. Et du bon. Pas de la chaude pisse. Allez, bougez-vous, nom de Dieu.

Chanel. La petite dame s'appelle...Coco Chanel.

Hemingway. Ah... Je me disais aussi que vous étiez trop élégamment habillée pour une dame pipi.

Chanel. Je présume que vous êtes envoyé par un comité d'épuration afin de procéder à mon arrestation.

Hemingway. Vous n'allez tout de même pas me donner des ordres.

Chanel. Moi, Chanel, qui ai passé la guerre au Ritz avec un baron allemand, un officier de la Wehrmacht qui plus est. Et bien, allez-y.

Hemingway. J'ai demandé à boire. Vos histoires d'amourette ne m'intéressent pas.

Chanel. Je vous demande tout simplement qu'on en finisse. Accomplissez votre sale besogne. Je sais que l'heure des règlements de compte est arrivée.

Hemingway. Oh keep quiet, la petite modiste. J'en ai maté plus d'une de votre espèce et même des plus coriaces. Je sais ce que j'ai à faire.

Chanel. J'ai bien compris, c'est à mon tour d'être emmenée. Des insurgés ont déjà arrêté Sacha Guitry. Ils ne lui ont même pas donné le temps de s'habiller. Ils l'ont sorti, en pyjama, de chez lui et l'ont conduit ainsi vêtu par la rue Saint Dominique et la rue de Grenelle jusqu'à la Mairie du VIIème arrondissement. Depuis, il n'est pas réapparu. Arletty est, paraît-il, dans tous ses états et se cache. Sa liaison, avec un bel aviateur allemand, est connue du tout Paris. Elle raconte que des femmes ont été tondues en public. Je ne la plains pas, cela faisait longtemps qu'elle ne s'habillait plus chez moi. Life, un magazine de votre pays, avait publié, il y a deux ans, une liste de personnalités condamnées à mort par la Résistance Française. On pouvait y lire les noms de Mistinguette, Maurice Chevalier, Sacha Guitry, Marcel Pagnol, André Derain, Georges Carpentier...

Hemingway. ...Tiens, Georges Carpentier. Je l'ai vu boxer à Paris. C'était en 1923. Un boxeur, arrivé sur le tard, en catégorie poids lourd. Il a échoué, à New York, au championnat du monde. C'était un match en plein air. Il y avait 50 000 spectateurs. Un record. En Amérique, les boxeurs français n'ont pas eu de succès. Marcel Thil a également été battu. C'était en 1937. Il n'a plus jamais retraversé l'Atlantique.

J'ai appris, il y a quelques jours en Normandie, qu'un nouveau venu, Marcel Cerdan, a gagné,

à Paris, le championnat d'Europe. S'il continue comme cela, il viendra certainement devant le public américain. Le novice a intérêt à bien se préparer. Chez nous, le monde de la boxe n'est pas un univers d'enfants de chœur.

Chanel. S'appeler « Life » et annoncer la mort sur une pleine page, un tel humour aurait pu prêter à rire dans d'autres circonstances ! C'étaient les propos de Sacha Guitry, il n'y a pas si longtemps encore. Mais, qu'attendez-vous ? Vous n'avez tout de même pas besoin de comparses. Je n'ai pas de revolver. Et comme vous le voyez, je suis seule sur ce divan.

Hemingway. Oh shut up. Madame se fait servir, pendant toute la guerre, dans ce lupanar de luxe et les festivités terminées, elle griffe la lionne en attendant de prendre la poudre d'escampette.

Chanel. Monsieur le libérateur prend son temps. La situation l'amuse peut-être. (Silence) Mais j'y pense, allez, pas de faux-semblant entre nous, vous seriez peut-être du genre à flairer le scoop, à traquer l'interview pour un journal américain. Vous n'êtes pas un guerrier Monsieur Hemingway mais d'abord un scribouillard, un plumitif ...

Hemingway. Espèce de vieille chipie, sale langue de vipère, sale petit reptile prêt à piquer tous ceux qui ne se confondent pas en égard pour mademoiselle Chanel !

Chanel. Je sens ... que vous allez très vite jouer le gentil, le compréhensif, l'ami de toujours, le bon toutou et bientôt les new-yorkais pourront lire: Chanel s'est confessée à notre correspondant. De guerre. Correspondant de guerre. Désolée, j'avais oublié ...de guerre.

Hemingway. Mais qu'est ce que je fous ici ? Et Capa, qui doit m'imaginer entouré d'admiratrices en train de raconter nos exploits de la bataille de Normandie.

Chanel. Vous serez récompensé, de cette interview exclusive, par des émoluments généreux. De quoi vous remettre en état, et de vous loger dans une mansarde de cet établissement. Peut-être même obtiendrez-vous un prix décerné par vos pairs. Ils en raffolent, les grands gamins, de ce genre de récompense.

Hemingway. Ah, sacré Capa, je suis certain qu'il se hâte d'effectuer ses prises de vue pour venir me rejoindre. Ne te presse pas Robert, le Ritz n'est plus ce qu'il était.

Chanel. Je me suis peut-être encore trompée. Il est plus ambitieux que je le pensais, le correspondant de guerre. Je le vois venir. Il se porte volontaire pour écrire mes mémoires. Encore un ! Sachez monsieur le grand reporter que je n'ai pas besoin, pour cette affaire, d'un coureur de savanes imbibé de mauvais alcool. Je connais d'autres hommes, comme Winston Churchill ou le duc de Westminster, qui savent, eux, tenir le whisky et le cigare. Ils sont d'une autre compagnie que la vôtre !

Hemingway. Au petit jeu de nos relations politico mondaines, vous êtes mal tombée avec moi, la petite dame. Je peux aussi en aligner des noms. En Italie, j'ai rencontré un pitre vêtu d'une chemise noire, il s'appelait Benito Mussolini. En Chine, j'ai passé des heures à parler de stratégie militaire avec Tchank Kai Chek. J'avais son épouse comme interprète. Puis, j'ai vu Chou en Lai dans le plus grand des secrets. À la Maison-Blanche, j'ai dîné avec le Président Franklin Roosevelt. Il avait bien aimé mon film « Terre d'Espagne ». En France, je me suis entretenu plusieurs fois avec Clemenceau, votre Père la Victoire...

Chanel. ...Vous ne m'impressionnez pas vieux soiffard, vous tenez à peine debout. Ah, elle a

belle allure, l'avant-garde de la cavalerie américaine !

Hemingway. Just listen to me, une bonne fois pour toute : mon public attend que je lui raconte des grandes aventures, des combats de boxe, des chasses dans les vertes collines d'Afrique, la mort dans l'après-midi d'un torero... (Silence) Et pas les mémoires d'une retraitée qui s'éteint dans un palace parisien après s'être pâmée en écoutant de la musique de Wagner. Ah, je les imagine bien, dans ce salon, ces officiers de la Wehrmacht. Ces verts de gris, tous corrects bien sûr, bien élevés, bien propres, bien rasés et bottes cirées. Ces embusqués, ces pantins devaient claquer des talons et vociférer Heil Hitler quand ils vous invitaient à valser. S'ils n'avaient pas tous détalé, ces chacals, je les aurai invités à un combat de boxe. Ici même. Ils auraient compris ce qu'il en coûte de se frotter à un Yankee.

Chanel. Vous parlez sans savoir vieux boy scout.

Hemingway. Et avouez-le, vos amis de la Werhmacht, ils vous ont bien laissés tomber. Auf Wiedersehen, meine Liebe.

Chanel. Si j'avais eu réellement quelque chose à me reprocher, j'aurai pris l'un des convois de nuit qui, depuis une semaine, font la tournée des grands hôtels et des beaux quartiers puis prennent la fuite vers la Forêt-Noire. Depuis une semaine, je vois les rats quitter le navire, circuler des faux papiers, brûler des documents, enfouir à la hâte dans des valises des liasses de billets, des bijoux, des tableaux, des fourrures...

Hemingway. Ils ont dû aussi enlever les barmen et toutes les femmes de chambre de l'hôtel...

Chanel. ...Toute trace de collaboration a presque disparu. Les profiteurs de guerre, restés à Paris, doivent déjà proposer leurs services aux vainqueurs du jour. Soyez un peu patient, je suis sûre que le champagne recoulera très vite à flots.

Hemingway. Les fuyards n'ont tout de même pas eu le temps de prendre le mobilier, ni de dynamiter la colonne Vendôme. Ils n'ont pas récidivé ce que les Communards avaient réussi. Quant à vous, vous jouez la fière mais vous vous terrez dans ce salon. Vous n'osez pas bouger et mettre le nez dehors de peur d'être reconnue et d'être arrêtée par des résistants.

Chanel. Je n'ai de leçon de patriotisme à recevoir de personne. Ni de vous, ni de politiciens en cavale ou d'un état-major dont l'incompétence a permis aux troupes allemandes d'envahir la France et d'emmener, outre-Rhin, notre armée prisonnière et humiliée.

Hemingway. Au lieu de rester là toute seule à ruminer et à tenir de grandes déclarations, vous auriez dû recruter un bataillon de mannequins. Les libérateurs de Paris auraient su apprécier.

Chanel. Lors de la déclaration de la guerre, Chanel a été la seule maison de haute couture à fermer ses portes. Il me paraissait indécent de créer des robes et d'organiser des défilés de mode alors que les hommes étaient mobilisés. Tous les autres couturiers, oui, tous les autres, une soixantaine de maisons, ont poursuivi leur activité. Ils se faisaient un plaisir d'inviter, à leur défilé, le Gotha parisien, l'état-major allemand et même la pègre. Ce petit monde se mélangeait allégrement, sans scrupule, et jouait à la ronde. Et bien sûr, le dernier mannequin, à se présenter sur scène, était toujours paré d'une robe de mariée. Toute cette activité s'est déroulée sous la bienveillance de la Kommandantur. Elle avait autorisé les maisons de couture

à s'approvisionner en tissus de luxe. Les officiers allemands ont pu ainsi ramener, chez eux, de la haute couture griffée de Paris.

Hemingway. Comme vous y allez la petite dame, vous n'allez pas vous faire passer maintenant pour une héroïne de la Résistance. Je cherche un barman, voilà que je tombe sur Jeanne d'Arc. C'est bien ma veine. La pucelle avait peut-être votre coupe de cheveux mais, elle, elle n'a jamais couché place Vendôme et encore moins au Ritz.

Chanel. En 1940, j'aurai pu émigrer à New York, comme bien des intellectuels, des artistes, des patrons de presse... Des clientes m'y réclamaient. J'y aurais été accueillie à bras ouverts. J'aurais pu me remettre immédiatement au travail et me proclamer, comme les autres, de l'héroïque Résistance française.

Hemingway. C'est trop tard pour revenir en arrière. Game is up ! La partie est jouée. Vous l'avez perdue.

Chanel. Une auvergnate, comme moi, ne quitte pas sa terre dans les moments difficiles. En hiver, elle reste chez elle, s'enferme, se calfeutre et attend des jours meilleurs. À la campagne, on sait ce que signifie l'attente ou la patience. Les petits intrigants de la mode ont bien profité de mon congé. Ils ont d'abord pris mes ouvrières. En 36, elles avaient fait grève et occupé mes ateliers. Les mêmes se sont retrouvées, cinq ans plus tard, à travailler pour des sous-traitants de la Kommandantur ! Puis, ce beau monde de la couture a volé une partie de ma clientèle. Tout cela pour travestir les Parisiennes de chichis et de dessous froufrouants. Ces petits messieurs ont réussi à recoller des poufs sur les fesses des femmes. C'était grotesque. Les Parisiennes déambulaient, à nouveau comme des paons, avec leurs croupes bien ressorties. Les Pompadour et les Cocottes 1900 étaient de retour. Rien n'était trop dispendieux et tape à l'oeil pour les maîtresses de tous les parvenus. Elles se devaient d'être...affriolantes. Les engraisés du marché noir, tous ces grossiums vêtus de costumes matelassés de billets n'avaient que ce mot à la bouche...affriolantes. Leurs petites mondaines chapotées de plumes d'hirondelle, de coq ou d'autruche se répandaient dans toutes les soirées. La vie parisienne était devenue une véritable volière, une bétailière.

Hemingway. J'ai peut-être raté là une belle partie de chasse.

Chanel. Ah, ces petites cocottes ne passaient pas inaperçues !

Hemingway. Cela m'aurait changé des filles de Cuba.

Chanel. Il faut dire que les occasions de pavaner n'ont pas manqué. Il n'y a jamais eu, à Paris, autant de dîners de gala, de premières à l'Opéra, de vernissages d'expositions, de bals masqués... Les enrichis étaient de toutes les sorties. Prunier, Maxim's, La Tour d'Argent, la Pérouse, Le Fouquet's, le Boeuf sur le Toit affichaient tous les soirs complet. Les réceptions étaient plus brillantes les unes que les autres.

Hemingway. Vous avez un sacré culot. Vous accablez, vous accusez tous ces fêtards, tous ces malfrats, mais vous étiez des leurs. Vous, la prêtresse de la mode d'avant-guerre, vous avez dû largement participer au carnaval. Une fois le feu d'artifice terminé, à l'approche du jugement dernier, vous vous mettez à dénoncer. Vous ne manquez pas de toupet.

Chanel. J'ai habillé des femmes du monde pour divers moments de leur vie sociale. Je leur ai appris à réussir leur entrée dans un bal, à être celle que l'on remarque sur un champ de

courses. Grâce à mes conseils, quelques élégantes ont figuré dans des magazines de mode. Mais moi, depuis longtemps, je sors le moins possible. Je suis du genre plutôt recluse. Le soir, j'éprouve du plaisir à me préparer pour un simple tête-à-tête avec une personne que j'apprécie.

En revanche, j'aime être au courant de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit dans Paris. J'ai un faible, voyez-vous, pour les confidences, les potins... les ragots. Surtout lorsqu'ils assassinent mes anciennes clientes qui sont allées voir ailleurs. C'est ici, un défilé continu d'artistes, d'écrivains, de sportifs, d'heureux ou de malheureux en amour. Tous rapporteurs des rumeurs de la ville.

Hemingway. Mademoiselle Chanel, chroniqueuse en chambre d'un carnet mondain ! Vous voulez passer pour une consoeur en quelque sorte.

Chanel. Appelez cela comme vous voulez. J'écris parfois des maximes. Le magazine Vogue en a publié toute une série. Mais croyez-vous que Marcel Proust fréquentait tous les dîners en ville et les salons dont il a alimenté ses articles et son oeuvre ? Il aimait voir venir à lui des échetiers de toutes sortes. Il les recevait allongé dans son lit. Moi, je les reçois sur mon divan. Parfois, je les rémunère pour les remercier de leurs anecdotes ou tout simplement pour m'avoir tenu compagnie. Les petits cadeaux permettent de créer et d'entretenir des fidélités. Des grandes bourgeoises ou des actrices me sont ainsi reconnaissantes d'avoir été remarquées, au pesage d'Auteuil ou à un dîner de gala, habillées d'un nouveau modèle prêté par la maison Chanel.

Hemingway. Lorsque les fascistes assiégeaient Madrid, les affiches des cabarets couvraient des pans entiers d'immeubles. Là-bas aussi, il y avait constamment des files d'attente devant les cinémas ou les théâtres. Un obus éclatait, les morts et les blessés étaient immédiatement évacués. La queue reprenait aussitôt. Lors de leur permission, les volontaires des Brigades Internationales allaient s'enivrer toute la nuit et dépenser leur solde avec des filles.

Chanel. Ici, ce sont des marchands d'étoffe, de fromage, de café, des ferrailleurs qui ont mené grand train et tenu le haut du pavé. Pour eux, c'était tous les jours la tournée des grands ducs. Ces affairistes de tout poil se voulaient aussi amateurs d'art et collectionneurs. Depuis quatre ans, Drouot n'a jamais désempli. Grâce à tout cet argent, si vite gagné et si vite dépensé, des galeristes, des antiquaires, des commissaires-priseurs, des joailliers se sont gavés comme des cochons. On ne s'est jamais enrichi aussi rapidement. On n'a jamais dépensé avec autant de frénésie. On n'a jamais créé autant de boutiques rue Royale, Faubourg Saint-Honoré ou rue de Sèvres. Les magasins et les immeubles, qui appartenaient à des déportés, sont passés de main en main. Il n'y a jamais eu, dans Paris, autant d'ouvertures d'agences immobilières. On n'a jamais bu autant de champagne et souffert de crise de foie. Depuis quatre ans, Paris est une fête, pour les collaborateurs et les trafiquants !

Hemingway. J'ai bien compris, vous avez tellement festoyé que je vais découvrir ici une cave complètement dévalisée. Heureusement, j'ai récupéré quelques prises de guerre en cours de route. Hemingway boit au goulot d'un bidon d'huile. Arriver ici et ne pas pouvoir calmer sa soif, ça je ne m'y attendais pas.

Chanel. Mais cessez de geindre, espèce de vieux pilier de bar. Vous en aurez d'autres des occasions de beuveries, si c'est cela votre seul intérêt dans la vie.

Hemingway. Des verres d'alcool, j'en ai descendu dans tous les endroits du monde. Du bon et

du mauvais. Je suis sûr d'une chose : après ma mort, de nombreux bars porteront mon nom. Ils me doivent bien cela.

Chanel. Allez, reprenez-vous, vous aurez bien d'autres témoignages de reconnaissance.

Hemingway. Depuis l'adolescence, l'alcool a toujours été mon meilleur compagnon de route. Tout me va. Tout y passe : le vin rouge, le whisky, le rhum, le Martini, le Pernod. Ah j'oubliais, la bière, le champagne, les liqueurs et tout ce que je n'ai pas encore essayé. L'alcool, je sais l'apprécier parce que j'ai eu froid et faim, j'ai été trempé jusqu'aux os et blessé. Je me suis saoulé parce que, dans les guerres, je me suis toujours retrouvé dans le camp des vaincus. J'en ai traversé des villes qu'il fallait évacuer à l'aube. J'en ai croisé des colonnes de réfugiés où les enfants sanglotaient. J'en ai parcouru des champs de bataille où les ordres étaient à la retraite. Un soldat vaincu, ce n'est jamais beau à voir.

Chanel. Je sais. J'ai vécu, le mois de juin 40, la mort dans l'âme.

Hemingway. Alors, comprenez ma joie de participer à la reconquête de la France et à la libération de Paris. Pour la première fois de ma vie, je suis dans le camp des vainqueurs.

Chanel. Un auteur à succès comme vous, pourrait vivre dans un perpétuel bonheur. Vous avez un public fidèle qui lit et relit vos romans puis attend vos articles. Entre deux parutions, vos lecteurs peuvent voir revivre vos personnages dans des films... Ils ne sont pas prêts de vous oublier.

Hemingway. Courte satisfaction qui se paie par de longues périodes de solitude, un enfermement parfois difficile à supporter. Quand je travaille, je ne suis pas entouré, comme vous, de jolies filles. Pour compagnons, j'ai seulement mon chien et mes chats. De toutes mes entreprises, l'écriture se révèle la plus laborieuse, la plus difficile. Combien de récits ais-je commencé, puis abandonné, repris et encore arrêté ? Je me suis remis près de quarante fois à rédiger les dernières pages de « l'Adieu aux Armes ».

Chanel. Et que croyez-vous ? De mon côté, je monte et démonte des dizaines de fois la même robe afin de l'ajuster le mieux possible sur le corps d'une femme.

Hemingway. Je dois vous avouer, qu'après un labeur aussi intense, je suis complètement épuisé car j'ai tout donné, mais si le résultat me plaît, je vis dans un bonheur incommensurable.

Chanel. Votre oeuvre s'inscrit dans le temps, tandis qu'une collection, elle, ne dure qu'une saison. Il n'y a rien de plus éphémère. Un couturier doit régulièrement recommencer sa tâche. Le ton et l'élan doivent s'accorder à des rendez-vous précis de l'année et non suivre le gré de l'inspiration. Si l'on rate le coche, on n'existe plus. Un silence.

Depuis cinq ans, je n'existe plus ! Depuis cinq ans, je n'ai pas choisi et palpé des étoffes, je n'ai pas coté une jupe, taillé une robe sur un mannequin, retailé un col ou une manche, défait des coutures, repris un ourlet... Depuis cinq ans, je n'ai pas préparé un défilé.

Hemingway. C'est le moment de repartir. Bon Dieu, ressaisissez-vous. L'opportunité est là. Let's go for it. La Libération de la France annonce des temps nouveaux. C'est une chance à saisir. Les femmes vont oser autre chose.

Chanel. C'est mon désir le plus cher. J'ai tant envie de revenir à mes chiffons, de réutiliser

une paire de ciseaux, de placer des épingles, de vivre dans le brouhaha d'une veille de présentation... Je veux à nouveau me tenir, dans l'ombre, en haut de l'escalier de la rue Cambon. Guetter, scruter, par le jeu des miroirs, l'accueil d'une nouvelle collection. Entendre monter les réactions des clientes, les rumeurs des acheteurs, les appréciations des journalistes. Puis descendre, aller vers le public, avec en moi, tous ces échos que j'ai comme absorbés et qui me portent.

Hemingway. Les femmes vont vouloir changer leur garde-robe, abandonner tout ce qui rappelle les années de guerre. Vous pouvez les aider à s'exprimer différemment, leur inventer une nouvelle silhouette, un new-look.

Chanel. La page ne se tournera pas aussi facilement. Le style Chanel a été écarté de la vie parisienne. Les malfaisants de la couture ont réhabitué les femmes aux préciosités, aux broderies, aux paillettes. Ils ont créé des robes avec des traînes, encadré les visages par des mantilles, orné les poignets de dentelle, fabriqué des manteaux en forme de trapèze. Les silhouettes à la mode étaient intitulées « Amphore » ou « Tonneau ». Quel programme ! Le comble du ridicule revenait aux noms de leurs collections : «Heure câline», «Moment Suprême», «Commedia dell'Arte», «Viendra-t-il ? »... J'en passe et des meilleurs. Des modèles étaient appelés : « Perdrix », « Cointreau »... Appelez une robe Cointreau, vous vous rendez compte. Quand je pense que certains me critiquaient parce que, depuis toujours, je désignais tout simplement une robe ou un parfum par un chiffre.

Hemingway. À propos de parfum et de chiffre, j'ai entendu dire que votre n°5 est resté en vente dans votre boutique de la rue Cambon. Les soldats allemands ont eu le temps de l'offrir à leur petite fiancée. Bientôt les G.I.'s agiront de même pour leurs girlfriends . L'argent n'a pas d'odeur dans la parfumerie !

Chanel. Je n'ai pas l'habitude de vivre au crochet de mes amants. Même s'ils sont riches et célèbres ! Et j'en ai eu des riches et des célèbres. Des fauchés aussi. (silence).

À propos d'argent, j'ai entendu dire que les dots de vos deux premières épouses vous ont permis, à vos débuts, d'écrire à l'abri du besoin.

Hemingway. Ne les plaignez pas ! Elles ont su effectuer un placement gagnant. D'ailleurs, elles ne m'ont pas demandé à être remboursées. Par la suite, rien ne leur a manqué : les voyages en Europe et en Afrique, la vie dans les palaces, les croisières dans les Caraïbes, les honneurs, les fêtes...même les grands couturiers parisiens. Leur retour sur investissement s'est révélé largement satisfaisant. Quand la machine tourne à plein tube, je produis chaque matin entre 300 et 500 mots. Des patrons de presse m'achètent des articles à trois dollars le mot. Ils n'ont pas le temps de le lire : mon papier arrive juste au moment du bouclage. Je publie dans le magazine Esquire des comptes-rendus de pêches au gros et de chasses. Il paraît que les banquiers de Wall Street adorent cela. Ils sont tout excités d'apprendre comment on traque le lion en Afrique et de connaître la meilleure façon de tuer un requin.

À cela, il faut ajouter les droits d'auteur dans des dizaines de pays et les droits cinématographiques. Vous évaluez l'ensemble et vous comprenez, rapidement, pourquoi il est possible de supporter plus facilement le grossier personnage, l'ivrogne et l'ours mal léché que je suis. Et cet argent, je l'ai gagné sans vivre à Hollywood, comme un larbin de luxe.

Chanel. J'ai également entretenu des hommes. J'ai permis à des journalistes de publier des revues, à des artistes de monter des spectacles, d'organiser des expositions ou des concerts. Ce côté Pygmalion m'a toujours amusé. J'ai aussi été entourée de nombreux pique-assiettes. Somme toute, leur compagnie me divertissait. Je préfère donner que recevoir.

Hemingway. En 1937, je me suis endetté pour participer à l'achat d'ambulances en faveur des Républicains espagnols. Le patron du FBI, Edgard Hoover, a gardé cette opération au travers de la gorge. Depuis, ce son of a bitch me surveille. Au moindre faux-pas, il essaierait de me coincer. Même à Cuba, il a ses espions.

Chanel. J'ai connu une courte période hollywoodienne. J'étais l'invitée de Sam Goldwyn.

Hemingway. Ah, Sam Goldwyn ! Le patron de la Paramount, c'est à lui que j'ai vendu les droits de « Pour qui sonne le glas ». Il a craché 100 000 dollars. Et j'ai réussi à lui imposer Gary Cooper dans le rôle principal.

Chanel. Ce producteur voulait toutes ses actrices habillées en Chanel. Au cinéma comme dans la vie quotidienne. J'ai commencé avec Gloria Swanson, dans un film qui fut un grand succès aux Etats-Unis. J'ai eu le temps de connaître plusieurs de vos stars. Je ne suis pas restée longtemps en Californie. On me payait à prix d'or, mais Paris et la rue Cambon me manquaient. J'aime beaucoup trop mon indépendance. Par la suite, Jean Renoir m'a demandé de lui créer tous les costumes de son film la Règle du Jeu. Jean Renoir, lui aussi, il est parti en Amérique. Il avait un amour d'assistant appelé Luchino Visconti.

Hemingway. Devinez qui vient me rejoindre à Paris ? Marlene Dietrich. Vous avez dû la croiser, à Hollywood, sur un plateau. Elle a passé, un accord avec l'état-major américain, pour chanter en Europe devant les boys. Lors de notre dernière rencontre, elle m'a fredonné « Lili Marlene » alors que j'étais dans ma baignoire tout couvert de mousse. Ah, un grand moment ! Sacrée Marlene ! Mon petit ange bleu !

Chanel. Je la comprends, un bon bain, de temps en temps, n'est pas pour vous du superflu.

Hemingway fredonne Lili Marlene

Je vous imagine bien dans la posture du grand guerrier au repos : le verre de gin à la main et le cigare au travers de la bouche.

Hemingway. C'est une bonne copine. Je vous la présenterai. Elle serait une parfaite ambassadrice de la maison Chanel. Hemingway fredonne encore Lili Marlene.

Chanel. Vous, grand amateur de la gent féminine, vous devriez profiter de la proximité de la boutique pour constituer une réserve de parfum. Il n'y a que la rue à traverser. Dans longtemps, le n°5 aura encore la faveur des femmes de goût.

Hemingway. Good idea, la Jeanne d'Arc du Ritz garde, dans toutes les circonstances le sens du commerce. Mais je parle, je parle, je parle et plus que je parle, plus que j'ai soif. Votre n°5, ça ne calme pas la soif. À boire bordel. Qu'est ce qu'on attend pour me servir à boire ? I'm fed up with this cognac de ce bidon. Trois jours de route pour atteindre Paris. Trois jours de combat avec des balles qui sifflent aux oreilles. Trois jours que je me rince les dents avec cet alcool et son arrière-goût d'huile de moteur. Hemingway jette le bidon. Il faut qu'on me comprenne : je suis venu ici pour fêter la victoire, rencontrer des filles et m'offrir du bon temps. God damn it !

Chanel. Vous pourriez tenir un discours un peu plus raffiné. Si la Libération prend une telle tournure, je crains le pire. Les changements et le new look dont vous me parliez, à l'instant,

me paraissent guère engageants.

Hemingway. Mademoiselle Chanel recommence à jouer ses grands airs.

Chanel. Oh vous savez, désormais plus rien ne m'étonne. Le mauvais goût est partout. Même près d'ici. Installée place Vendôme pour mieux me narguer croyait-elle, une Italienne, faiseuse d'accoutrements, a travesti ses clientes en garçons de cirque et leur a mis sur la tête des chapeaux de clown. Toute cette vulgarité m'a donné la nausée. Un tel bariolage laissera des traces. Il faudra dépouiller les femmes de ce clinquant, réintroduire le luxe dans toute sa simplicité, revenir à l'élégance : un style de vie, de nos jours, bien oublié. Le noir devra être réhabilité. Il va si bien aux femmes. Tout cela va être long. Serais-je suivie à nouveau ? Aurais-je, cette fois-ci encore, suffisamment d'influence pour faire bouger les choses ? J'ai envie de recommencer... mais peut-être... ailleurs... afin de conquérir un nouveau public.

Hemingway. Coco, partons ailleurs ensemble. Je vous enlève. Quittons Paris. Oublions la défaite de la France et ces années d'occupation. Allons rejoindre l'armée de la République espagnole qui va se former à Toulouse. Nous franchirons, avec elle, les Pyrénées. Nous culbuterons les troupes fascistes et reconquérons Teruel. Franco ne pourra plus s'appuyer sur les soldats de Mussolini et de Hitler. Le peuple nous accueillera en liesse. Il nous offrira du Malaga. Les mineurs des Asturies se révolteront et reprendront les armes. Nous vengerons les paysans, les ouvriers et les intellectuels fusillés par les fascistes. Nous ouvrirons les geôles où croupissent les Républicains. Nous défilerons à Madrid, dans Gran Via, sous les clameurs de la foule. Nous danserons toute la nuit à la Puerta del Sol.

En fond sonore pour insister sur l'exaltation d'Hemingway, un air républicain espagnol.

Chanel. Arrêtez de me parler de guerre. Laissez vos nostalgies romantiques au vestiaire.

Hemingway. Nous libérerons le Ritz de Madrid !

Chanel. En France, nous avons vécu, les années 20 et 30 avec les vainqueurs de 14-18. « La Der des Der » comme on disait. Vainqueurs, ces cadets de Saumur, ces jeunes et insouciantes Saint-Cyriens. Ils étaient beaux, comme des dieux, dans leurs uniformes ! Ils avaient si fière allure tous ces lieutenants quand ils défilaient avec leur pantalon garance, leur képi et leur sabre brillant au soleil. Ils rêvaient de conquêtes, de gloire et d'aventures féminines. Un grand nombre de ceux, sortis vivants de la boucherie, ont été brisés, gazés, mutilés. Ces cavaliers sont devenus des vieillards précoces, des ombres se déplaçant dans une petite voiture à trois roues ou restant cloîtrés, à longueur de journée, dans une chambre aux volets clos.

Hemingway. Après la victoire, nous resterons en Terre d'Espagne. Nous irons admirer les Greco et les Vélasquez du Prado. Je vous emmènerai à la Feria de Pampelune. Puis, nous suivrons les corridas de ville en ville. À Séville, nous nous installerons dans l'hôtel Alphonse XIII. Je vous y apprendrai le travail de la cape : les différences entre une Veronica, une Farol et une Mariposa. Vous tomberez peut-être amoureuse d'un torero.

Chanel. Pourquoi n'imaginez-vous pas aussi un bivouac dans la nuit africaine ? Avec des fauves rôdant tout autour du campement. Cela serait bien votre genre. J'ai libéré les femmes de leur corset et vous voulez me voir m'amouracher d'un toréador tout étriqué et transpirant dans son costume d'opérette.

Et puis, voyez-vous, j'adore les chevaux, mais pas enfermés, tels des esclaves, dans une

arène. J'aime les regarder galoper sur un champ de course ou à la poursuite d'une balle de polo. Mon pauvre Ernest, comprenez-moi, je n'ai nullement l'intention de participer à vos escapades viriles.

Hemingway. Il s'assoit, il est accablé. J'ai été l'un de ces hommes blessés dont vous avez parlé. C'était en 1918, sur le front italien. L'explosion d'un obus a criblé tout mon corps. J'avais 19 ans. J'en porte toujours les traces. Ces cicatrices, je les ai comptées, j'en ai près de deux cents. Il fait signe d'enlever sa chemise pour montrer ses blessures. Chanel répond par un geste de refus.

Chanel. Rien ne me sert de les voir. Je vous crois Ernest. Ces blessures sont des décorations dont nombre d'hommes, j'en suis sûre, vous envie. Vous pouvez en être fier.

Hemingway. J'ai été un miraculé. Quand on revient à la vie, on profite après doublement de ce cadeau. Le monde est un lieu magnifique. Tout autant que vous, je ne veux plus de la guerre. J'en ai trop vécu : en Italie, en Espagne, en Chine et maintenant en France. La guerre, c'est au début des bandes de jeunes qui déambulent dans les rues bras dessus bras dessous. Ils chantent à tue tête. Ils croient à la victoire. Ils sont les héros du jour. La foule les acclame. Ils sont beaux, invincibles. Les filles sont jolies. Elles promettent d'attendre. Ils promettent de revenir. Et quelques mois plus tard, ces gosses sont en ordre de bataille avec la peur au ventre, la peur qui les fait trembler. Longtemps après la mitraille, des plaintes s'élèvent le long d'une route. Des blessés se tiennent le ventre. La puanteur est atroce. La mort est parfois lente à venir.

Des charognards sont déjà passés. Ils ont dépouillé ces malheureux de leurs cartouches, de leurs souliers, de leur argent. Dans leur dernier moment, ces jeunes soldats appellent leur mère au secours. Leurs pleurs me hantent chaque nuit. Mes personnages ne seront jamais plus des hommes de guerre. Les combats actuels et ceux qui s'engageront plus loin, à l'Est, seront seulement matière à des articles. Je ne recherche ni un climat, ni un décor, ni des héros dans le but de composer un nouveau roman. Je n'évoquerai plus les sacrifices inutiles. D'ailleurs, vous ne trouverez jamais, dans mes nouvelles, une célébration de la fiesta de la muerte.

Chanel. Ernest, accordez-moi une faveur. Quand vous aurez terminé votre prochain ouvrage, adressez-le moi. Je suis sûre, que de tout ce que vous avez écrit, il sera le meilleur, le plus émouvant, celui qui reflétera le plus votre sensibilité, votre talent.

Hemingway. ...Encore me faut-il pouvoir accoucher d'un texte. Depuis si longtemps, je n'ai pas réussi à construire une véritable histoire. Il y a trop de brume à dissiper dans ma tête. Il n'y a plus de jus, plus de déclic. Le moteur ne tourne plus. Il est en panne. Broken. Kaputt. Cassé. Se lever à l'aube, se tenir derrière sa table, vouloir noircir du papier, et faire crépiter la machine à écrire, mais ne pas pouvoir avancer dans son récit, ne pas pouvoir accoucher d'une histoire, ne rien pouvoir sécréter, tout cela m'épuise et m'exaspère.

Raturer sans cesse parce que l'allumage ne fonctionne pas ou bien parce que le discours est trop lourd, trop encombré de mots inutiles. Et ceci, tous les jours, tous les jours... Ne pas retrouver naturellement son style : c'est comme ne pas arriver à bander lorsque l'on tient une jolie fille dans ses bras.

Chanel. En somme, nous luttons tous les deux, chacun dans notre métier, contre l'inutile, les superlatifs, les fioritures.

Hemingway. A New-York, ils se délectent de savoir le grand fauve blessé. Ils attendent que je baisse définitivement les bras, que j'aie me ranger au coin du ring, la queue entre les jambes, vidé, sonné, plié en deux. Ils jouiraient davantage de m'y voir y aller en dégueulant.

Alors bien sûr, je donne le change. Il se lève. Je joue mon numéro de castagnettes. Je suis le grand chasseur de lions. C'est moi l'aficionado des corridas, l'expert en matchs de boxe, le yatchman navigant dans les Caraïbes et régaland ses amis, le champion de la bagatelle, le baroudeur always ready pour le casse-pipe. Toujours en première ligne, toujours plus près des coups de feu. Quoi qu'ils disent ou qu'ils pensent, ils n'arriveront pas à me casser l'envie de raconter des histoires.

Chanel. J'en suis convaincue, je le répète, votre prochain livre deviendra le préféré de votre public. J'ai confiance en vous Ernest. Je l'attends le plus tôt possible.

Hemingway. Je republierai. Je montrerai ce que vaut un Hemingway à tous ces critiques, ces amateurs de petits-fours, ces parasites, ces fesses de rat de la côte Est. Ils me voyaient déjà terminé, complètement dead. Ils en attraperont des hoquets de jalousie... Sachez-le, je n'ai pas livré mon dernier combat.

Chanel. Vous êtes jeune, Ernest. Vous êtes loin d'avoir l'âge où l'on peut évoquer le dernier combat. Moi... je m'en approche peut-être.

Hemingway. Longtemps, j'ai considéré mon père comme un lâche, parce qu'un jour, il a flanché. Une mauvaise santé, des placements malheureux en Floride, une épouse qui ne le soutenait pas. Tout cela l'avait amoindri. Il a préféré renoncer. Un matin, il est allé décrocher l'arme avec laquelle mon grand-père avait combattu lors de la guerre de Sécession. Il s'est tiré une balle dans la tête. Lui, qui m'avait toujours paru si fort, avec ses larges épaules, lui qui m'avait appris à chasser la caille en Arkansas, à pêcher au lancer dans le Montana, à nager dans les lacs du Michigan, à pister les ours dans le Yellowstone... Je lui en ai longtemps voulu d'être ainsi parti. Comme un voleur. Honteusement. Sans prévenir. Comme, si pour lui, plus rien n'avait de sens. Il avait 53 ans, j'en avais à peine 30 et, à mon tour, j'avais un fils. Avec le temps, j'ai pu comprendre que mon père n'aimait pas ce qu'il était devenu. On ne m'aura pas de cette façon. Je suis d'une autre trempe. Mes retrouvailles avec le succès sonneront comme une revanche à tous les deux.

Chanel. Mon père a été veuf très jeune. Nous avons passé peu de temps ensemble. Il était toujours en voyage. Ses dernières paroles furent une promesse à l'aube, devant la porte d'un pensionnat, de venir me chercher le dimanche d'après. J'avais 10 ans. Il n'est jamais revenu. Le jour de ma communion, il avait tout de même pensé à m'envoyer une robe. J'étais la plus belle du pensionnat. Toutes les filles me l'enviaient. Mais, il était absent. Je l'ai attendu pendant des années. En vain. Il avait un rêve américain. Peut-être a-t-il recommencé sa vie là-bas. Il m'a laissé deux présents : Chanel, son nom de famille et ...Coco. Un diminutif, deux syllabes qu'il utilisait toujours pour m'appeler. Je les ai pieusement conservés et les ai fait connaître au monde entier.

Des tirs sont entendus.

Hemingway. Entendez-vous, les combats se rapprochent. Leclerc a certainement réussi à passer. À l'hôtel Meurice, l'état-major allemand doit livrer son baroud d'honneur. Coco, soyez prudente. Dans ces moments-là, surgissent des combattants de dernière heure. Ils ne sont jamais allés au front. Ils recherchent la gloire facile. Ils sont dangereux. Je les ai déjà vus à l'oeuvre à Barcelone comme, il y a quelques jours, dans un village de Normandie. Ils débarquent chez vous, à l'aube, vous emmènent de force devant un tribunal de nervis. Vous êtes condamnés avant d'avoir pu organiser votre défense.

Chanel. Ne craignez rien. Des gringalets, sachant à peine se servir d'une péttoire, n'arriveront pas à m'impressionner.

Hemingway. Si vous voulez, je vous enverrai des maquisards de ma compagnie. De solides gaillards. Ils pourront assurer votre sécurité.

Chanel. Je saurai me défendre toute seule. J'en ai l'habitude. J'ai vécu des moments plus difficiles.

Hemingway. Vous au moins, vous avez des couilles !

Chanel. Tout à l'heure, j'étais une dame pipi. Maintenant j'ai des couilles. Le registre ne varie pas beaucoup. Mais venant de votre part, je prends l'hypothèse de ce dernier...attribut comme un compliment.

Hemingway. Finalement, savez-vous comment on tue les requins ?

Chanel. Mais, je ne suis pas une banquière de Wall Street.

Hemingway. Oh, vous partagez, le même sens des affaires ! Je n'aimerai pas négocier un contrat avec vous. Pourtant, j'ai l'habitude des éditeurs new-yorkais, des producteurs d'Hollywood et même des divorces à l'américaine. Je vous le dis : le meilleur moyen d'abattre un requin est de viser au centre de sa tête. One shot is enough. Une balle de 22 sera aussi efficace qu'une balle de 45. C'est du grand art, plus noble et plus efficace que le massacre à la mitraillette. Sachez-le, cela peut toujours servir.

Chanel. Qu'allez-vous faire maintenant Ernest ?

Hemingway. Je vais me diriger vers le Louvre. Puis, je passerai par l'île de la Cité, traverserai la Seine et remonterai le boulevard Saint Michel. Je l'ai sillonnée tant de fois à pied cette ville. De jour comme de nuit. Je saluerai la Sorbonne, croiserai le Panthéon et ses grands hommes, rejoindrai le quartier Mouffetard, où j'ai vécu, il y a 20 ans, des années heureuses même si j'ai eu froid et faim. J'étais amoureux de ma femme, la première. En ce temps-là, l'écriture, aux terrasses des cafés, m'était facile. Je compte bien, un jour, raconter cette période de ma vie.

En ces moments de vache maigre, figurez-vous que je suis même venu une fois au Ritz. C'était invité par Scott Fitzgerald. Depuis lors, je me suis bien rattrapé. Dommage que Scott ait écrit « Un diamant gros comme le Ritz ». J'irai aussi flâner vers la Closerie des Lilas, devant les brasseries de Montparnasse. Quelques jours à se rappeler de vieilles amitiés et de nos conversations. La langue française, je l'ai apprise ici, dans la rue, dans les cafés et dans les petits bals. J'ai eu aussi la chance d'avoir James Joyce et Ezra Pound pour me conseiller en matière de littérature. En échange, je donnais des leçons de boxe à Ezra. Il faisait preuve d'un grand courage.

Chanel. Vous allez, à nouveau, pouvoir rencontrer des écrivains, des peintres, des metteurs en scène. Je vous en présenterai. Cocteau se fera certainement une joie de venir vous voir.

Hemingway. All right, mais lors de mon retour. Pour le moment, je ne fais que passer. Malraux aussi a promis de faire halte au Ritz. Nous nous sommes cotoyés durant la guerre d'Espagne. Il est aujourd'hui à la tête de plusieurs centaines de maquisards. La partie de

plaisir ne va pas s'éterniser. Il va falloir, très vite, se préparer à partir vers l'Allemagne. Il faut la terminer cette putain de guerre ! Et elle est loin d'être finie. Les allemands n'ont pas essayé de défendre Paris. Ils regroupent leurs forces plus à l'Est. Les combats y seront durs. Mon fils aîné s'est engagé. J'en suis fier. Il est déjà quelque part sur le front. Deux Hemingway ne seront pas de trop pour la bataille finale.

Chanel. Cette guerre se terminera bien un jour. Que deviendrez-vous la paix revenue ?

Hemingway. Je me réinstallerai à La Finca, ma maison près de La Havane. J'y retrouverai mes coqs de combat et mon bateau. J'aime partager la joie de mes amis pêcheurs, lorsque leurs barques, de retour, sont lourdement chargées de poissons.

Chanel. Et l'écriture, Ernest, l'écriture !

Hemingway. Rassurez-vous, je ne vais pas me lancer dans l'organisation de parties de pêche pour américains fortunés. M'imaginez-vous réellement en casquette blanche et galons dorés en train d'arpenter un quai à la recherche de touristes ?

Chanel. Difficilement, quand je vous regarde aujourd'hui. Mais en pêcheur de requin, le torse nu bardé de cicatrices, une barbe poivre et sel, un pantalon de toile déchiré, vous devriez avoir un certain succès auprès de riches américaines en gouette.

Hemingway. L'envie d'écrire ne me quitte jamais. Même si elle est parfois en sommeil. Elle reste au plus profond de moi, prête à se réveiller. Il lui faut seulement trouver des moments et des lieux propices. Pour elle, j'ai besoin de changer parfois brutalement de décor, de fréquenter d'autres bars et d'autres personnes... Je vous promets que je ferai tout pour reprendre régulièrement l'écriture. Et autre chose que des articles alimentaires. Vos paroles d'encouragement ont réchauffé ma vieille carcasse. Elles valent bien tous les meilleurs whiskys du monde. Depuis quelque temps, je m'efforce de trouver le style le plus humble, le plus dépouillé possible afin d'évoquer la solitude d'un vieux pêcheur cubain. L'un de ceux qui vont à la pêche sans craindre de perdre la terre de vue. Je voudrais pouvoir retranscrire une telle nudité oubliée dans l'immensité où il y a seulement la mer et le ciel. Là où l'être humain est un simple fétu de paille. Ce vieil homme qui se bat pour gagner son pain quotidien, lutte également, par orgueil, pour montrer aux autres ce dont il est encore capable.

Chanel. Et quelle sera la fin ?

Hemingway. Je ne sais jamais quand je commence à écrire de quelle manière se terminera mon histoire. Cela vient au fur et à mesure. C'est comme la vie. Des rencontres, un événement inattendu peuvent tout bouleverser. Je n'ai jamais préparé à l'avance un dénouement. Je ne suis pas un universitaire d'Harvard qui dans toutes les circonstances élabore un business plan.

Chanel. Vous avez parfois un côté vieux sage qui me surprend. J'ai rencontré peu d'hommes offrant des facettes aussi différentes...

Hemingway. Et vous ne m'avez pas connu avec une barbe ! Elle me protège du soleil quand je pêche en mer. Je l'ai rasée pour aller à la guerre. La barbe me donne une allure de patriarche, de père Noël des Tropiques. À Cuba ou ailleurs, certains m'appellent Papa. Papa Hemingway. Papa Ernest. Même Marlene me dit Papa. Je m'y suis fait. C'est quand même étonnant, je suis loin d'avoir une conduite de père tranquille. Après tout, peut-être ont-ils raison.

Figurez-vous qu'à la chasse, j'ai l'habitude de glisser aussi des crayons et une gomme dans mes cartouchières. Surtout, ne le répétez pas. Cela pourrait décevoir mes lecteurs. (silence).
Coco, accordez-moi aussi une faveur. Envoyez-moi une invitation à l'occasion de votre come-back, lors du premier défilé d'après-guerre de la maison Chanel. Je vous jure que je viendrai à jeun. Je serai tout savonné et parfumé. Je me tiendrai bien sage, au dernier rang. S'il le faut, je donnerai des frenchy baise mains aux petites mondaines et à ces vieilles garces de chroniqueuses de New-York. Bye bye Coco, nous en connaissons encore des standing ovations.

*

Voix-off. Cette brève rencontre est imaginée. Hemingway a publié « Paris est une fête » et « Le Vieil Homme et la mer », plusieurs années après la Libération de Paris. Il a obtenu également, en 1954, le prix Nobel de littérature. Il refusa de se rendre à Stockholm. Chanel a été arrêtée en septembre 1944. Elle a été libérée après quelques heures de détention. Son grand retour, dans la haute couture, s'est effectué en 1953. Elle avait 71 ans. Elle a connu, dès l'année suivante, un succès triomphal en France comme aux Etats-Unis. Elle nous donne, à tous, une magnifique leçon d'énergie et de courage.

Fin